

Edgar Morin: «Nous devons vivre avec l'incertitude»

06.04.2020, par Francis Lecompte, journaliste

Dans CNRS Le journal (un site d'information scientifique destiné au grand public)

Confiné dans sa maison à Montpellier, le philosophe Edgar Morin reste fidèle à sa vision globale de la société. La crise épidémique, nous dit-il, doit nous apprendre à mieux comprendre la science et à vivre avec l'incertitude. Et à retrouver une forme d'humanisme.

La pandémie du coronavirus a remis brutalement la science au centre de la société. Celle-ci va-t-elle en sortir transformée ?

Edgar Morin : Ce qui me frappe, c'est qu'une grande partie du public considérait la science comme le répertoire des vérités absolues, des affirmations irréfutables. Et tout le monde était rassuré de voir que le président s'était entouré d'un conseil scientifique. Mais que s'est-il passé ? Très rapidement, on s'est rendu compte que ces scientifiques défendaient des points de vue très différents parfois contradictoires, que ce soit sur les mesures à prendre, les nouveaux remèdes éventuels pour répondre à l'urgence, la validité de tel ou tel médicament, la durée des essais cliniques à engager... Toutes ces controverses introduisent le doute dans l'esprit des citoyens.

Vous voulez dire que le public risque de perdre confiance en la science ?

E.M. : Non, s'il comprend que les sciences vivent et progressent par la controverse. Les débats autour de la chloroquine, par exemple, ont permis de poser la question de l'alternative entre urgence ou prudence. Le monde scientifique avait déjà connu de fortes controverses au moment de l'apparition du sida, dans les années 1980. Or, ce que nous ont montré les philosophes des sciences, c'est précisément que les controverses font partie inhérente de la recherche. Celle-ci en a même besoin pour progresser. Malheureusement, très peu de scientifiques ont lu Karl Popper, qui a établi qu'une théorie scientifique n'est telle que si elle est réfutable, Gaston Bachelard, qui a posé le problème de la complexité de la connaissance, ou encore Thomas Kuhn, qui a bien montré comment l'histoire des sciences est un processus discontinu. Trop de scientifiques ignorent l'apport de ces grands épistémologues et travaillent encore dans une optique dogmatique.

La crise actuelle sera-t-elle de nature à modifier cette vision de la science ?

E.M. : Je ne peux pas le prédire, mais j'espère qu'elle va servir à révéler combien la science est une chose plus complexe qu'on veut bien le croire – qu'on se place d'ailleurs du côté de ceux qui l'envisagent comme un catalogue de dogmes, ou de ceux qui ne voient les scientifiques que comme autant de Diafoirus (charlatan dans la pièce *Le Malade imaginaire* de Molière, Ndlr) sans cesse en train de se contredire... La science est une réalité humaine qui, comme la démocratie, repose sur les débats d'idées, bien que ses modes de vérification soient plus rigoureux. Malgré cela, les grandes théories admises tendent à se dogmatiser, et les grands innovateurs ont toujours eu du mal à faire reconnaître leurs découvertes. L'épisode que nous vivons aujourd'hui peut donc être le bon moment pour faire prendre conscience, aux citoyens comme aux chercheurs eux-mêmes, de la nécessité de comprendre que les théories scientifiques ne sont pas absolues, comme les dogmes des religions, mais biodégradables...

La catastrophe sanitaire, ou la situation inédite de confinement que nous vivons actuellement : qu'est-ce qui est, selon vous, le plus marquant ?

E.M. : Il n'y a pas lieu d'établir une hiérarchie entre ces deux situations, puisque leur enchaînement a été chronologique et débouche sur une crise qu'on peut dire de civilisation, car elle nous oblige à changer nos comportements et change nos existences, au niveau local comme au niveau planétaire. Tout cela est un ensemble complexe. Si on veut l'envisager d'un point de vue philosophique, il faut tenter de faire la connexion entre toutes ces crises et réfléchir avant tout sur l'incertitude, qui en est la principale caractéristique.

Ce qui est très intéressant, dans la crise du coronavirus, c'est qu'on n'a encore aucune certitude sur l'origine même de ce virus, ni sur ses différentes formes, les populations auxquelles il s'attaque, ses degrés de nocivité... Mais nous traversons également une grande incertitude sur toutes les conséquences de l'épidémie dans tous les domaines, sociaux, économiques...

Mais en quoi ces incertitudes forment-elles, selon vous, le lien entre ces toutes ces crises ?

E.M. : Parce que nous devons apprendre à les accepter et à vivre avec elles, alors que notre civilisation nous a inculqué le besoin de certitudes toujours plus nombreuses sur le futur, souvent illusoires, parfois frivoles, quand on nous a décrit avec précision ce qui va nous arriver en 2025 ! L'arrivée de ce virus doit nous rappeler que l'incertitude reste un élément inexpugnable de la condition humaine. Toutes les assurances sociales auxquelles vous pouvez souscrire ne seront jamais capables de vous garantir que vous ne tomberez pas malade ou que vous serez heureux en ménage ! Nous essayons de nous entourer d'un maximum de certitudes, mais vivre, c'est naviguer dans une mer d'incertitudes, à travers des îlots et des archipels de certitudes sur lesquels on se ravitaille...

C'est votre propre règle de vie ?

E.M. : C'est plutôt le résultat de mon expérience. J'ai assisté à tant d'événements imprévus dans ma vie – de la résistance soviétique dans les années 1930 à la chute de l'URSS, pour ne parler que de deux faits historiques improbables avant leur venue – que cela fait partie de ma façon d'être. Je ne vis pas dans l'angoisse permanente, mais je m'attends à ce que surgissent des événements plus ou moins catastrophiques. Je ne dis pas que j'avais prévu l'épidémie actuelle, mais je dis par exemple depuis plusieurs années qu'avec la dégradation de notre biosphère, nous devons nous préparer à des catastrophes. Oui, cela fait partie de ma philosophie : « Attends-toi à l'inattendu. »

En outre, je me préoccupe du sort du monde après avoir compris, en lisant Heidegger en 1960, que nous vivons dans l'ère planétaire, puis en 2000 que la globalisation est un processus pouvant provoquer autant de nuisances que de bienfaits. J'observe aussi que le déchaînement incontrôlé du développement techno-économique, animé par une soif illimitée de profit et favorisé par une politique néolibérale généralisée, est devenu nocif et provoque des crises de toutes sortes... À partir de ce moment-là, je suis intellectuellement préparé à faire face à l'inattendu, à affronter les bouleversements.

Pour s'en tenir à la France, comment jugez-vous la gestion de l'épidémie par les pouvoirs publics ?

E.M. : Je regrette que certains besoins aient été niés, comme celui du port du masque, uniquement pour... masquer le fait qu'il n'y en avait pas ! On a dit aussi : les tests ne servent à rien, uniquement pour camoufler le fait qu'on n'en avait pas non plus. Il serait humain de reconnaître que des erreurs ont été commises et qu'on va les corriger. La responsabilité passe par la reconnaissance de ses erreurs. Cela dit, j'ai observé que, dès son premier discours de crise, le président Macron n'a pas parlé que des entreprises, il a parlé des salariés et des travailleurs. C'est un premier changement ! Espérons qu'il finisse par se libérer du monde financier : il a même évoqué la possibilité de changer le modèle de développement...

Allons-nous alors vers un changement économique ?

E.M. : Notre système fondé sur la compétitivité et la rentabilité a souvent de graves conséquences sur les conditions de travail. La pratique massive du télétravail qu'entraîne le confinement peut contribuer à changer le fonctionnement des entreprises encore trop hiérarchiques ou autoritaires. La crise actuelle peut accélérer aussi le retour à la production locale et l'abandon de toute cette industrie du jetable, en redonnant du même coup du travail aux artisans et au commerce de proximité. Dans cette période où les syndicats sont très affaiblis, ce sont toutes ces actions collectives qui peuvent peser pour améliorer les conditions de travail.

Sommes-nous en train de vivre un changement politique, où les rapports entre l'individu et le collectif se transforment ?

E.M. : L'intérêt individuel dominait tout, et voilà que les solidarités se réveillent. Regardez le monde hospitalier : ce secteur était dans un état de dissensions et de mécontentements profonds, mais, devant

l'afflux de malades, il fait preuve d'une solidarité extraordinaire. Même confinée, la population l'a bien compris en applaudissant, le soir, tous ces gens qui se dévouent et travaillent pour elle. C'est incontestablement un moment de progrès, en tout cas au niveau national.

Malheureusement, on ne peut pas parler d'un réveil de la solidarité humaine ou planétaire. Pourtant nous étions déjà, êtres humains de tous les pays, confrontés aux mêmes problèmes face à la dégradation de l'environnement ou au cynisme économique. Alors qu'aujourd'hui, du Nigeria à Nouvelle-Zélande, nous nous retrouvons tous confinés, nous devrions prendre conscience que nos destins sont liés, que nous le voulions ou non. Ce serait le moment de rafraîchir notre humanisme, car tant que nous ne verrons pas l'humanité comme une communauté de destin, nous ne pourrons pas pousser les gouvernements à agir dans un sens novateur.

Que peut nous apprendre le philosophe que vous êtes pour passer ces longues périodes de confinement ?

E.M. : C'est vrai que pour beaucoup d'entre nous qui vivons une grande partie de notre vie hors de chez nous, ce brusque confinement peut représenter une gêne terrible. Je pense que ça peut être l'occasion de réfléchir, de se demander ce qui, dans notre vie, relève du frivole ou de l'inutile. Je ne dis pas que la sagesse, c'est de rester toute sa vie dans sa chambre, mais ne serait-ce que sur notre mode de consommation ou d'alimentation, c'est peut-être le moment de se défaire de toute cette culture industrielle dont on connaît les vices, le moment de s'en désintoxiquer. C'est aussi l'occasion de prendre durablement conscience de ces vérités humaines que nous connaissons tous, mais qui sont refoulées dans notre subconscient : que l'amour, l'amitié, la communion, la solidarité sont ce qui font la qualité de la vie.